

Née à Bruxelles en juin 1964, Julie Guérlan a effectué des études de scénariste de cinéma à l'INSAS (Institut National des Arts du Spectacle). Elle a publié en septembre 2005 un roman, *Première Communion* (éd. du Grand Miroir), lequel a obtenu le Prix Laurent de Graeve.



© d.r.

**Du même auteur:**

*Première communion*, roman, Grand Miroir, 2005



**Première communion**

*Julie Guérlan*





## **Première communion**

*Julie Guerlan*

« Première Communion » fut d'abord cette nouvelle qui obtint, il y a quelques années, le Prix de la Communauté Française et celui de la RTBF, dans le cadre du concours de nouvelles de la Fureur de lire. C'est l'accueil réservé par le jury et le public qui a encouragé Julie Guerlan à développer les thèmes déjà présents à l'état de germes dans ce texte, pour les traiter cette fois sur le mode du roman. Celui-ci a été remarqué par Réjane Peigny, éditrice, qui l'a publiée en septembre 2005 au « Grand Miroir ».

**1.** Il a une longue robe mauve avec un petit chapeau rond comique. Il a des mains infiniment douces et des gants blancs comme de la neige. Mais il n'a pas de visage. Pas de bouche, pas de cheveux et pas d'oreilles.

Pourtant, quand je monte sur ses genoux, il me parle, de sa voix grave et rassurante. Il me voit parfaitement et il m'entend très bien. Il devrait me faire peur, mais rien ne m'effraie dans ce vide serein entre le col de sa robe et le chapeau violet.

Il connaît tout sur moi, et aussi sur papa et maman.

Il sait que papa trompe maman, et que le chat Gaston n'aura jamais de petits, parce que c'est un mâle.

Quand il parle il me dit tout.

Et, quand il a fini de parler, il ajoute toujours, tout à la fin :

– Tu n'oublieras rien.

Quand je me réveille, c'est le matin clair dans ma chambre. Il me conduit toujours jusqu'au matin clair. Jamais il ne m'a laissée au milieu de la nuit pleine de loups.

Pourtant, chaque fois que je me réveille, j'ai oublié tout ce qu'il a dit. Ses paroles restent nichées comme des fruits de mer dans un coin sombre de ma tête, fermées comme des coquillages entre mes deux oreilles.

C'est mon cœur qui bondit tout seul dans ma poitrine encore somnolente, mon cœur qui fait le poirier, la culbute, le double saut périlleux. Et mon cœur fou de joie claironne à tue-tête et en grand secret mon bonheur inouï : j'ai rêvé de Dieu.

**2.** Dans ma famille, on ne croit pas en Dieu. Quand je parle de Dieu, la grand-mère montre ses mains. La grand-mère est concierge dans un immeuble de riches. Ses mains sont déformées par le rhumatisme et brûlées par l'eau de Javel.



Pour mon vrai Père dans le ciel, je ramasse tout ce qu'il y a de plus beau sur la Terre : des cailloux lisses, des tickets de cantine roses, et aussi des trèfles.

Pour Lui je fais des dessins, j'invente des chansons, je collectionne les billes en plastique des cartouches d'encre vides. Pour lui je garde une multitude de billes transparentes entassées comme un trésor dans un pot de yaourt.

Un jour, je me suis dessinée, sur un tout petit papier.

Je me suis dessinée avec un chignon, habillée de ma plus belle robe, la rouge, celle qui a un plastron à carreaux noirs et blancs.

J'ai aussi dessiné mon grain de beauté sur le front, mes bras trop maigres et la cicatrice sur mon menton qui me rappelle toujours que je ne dois pas faire la sotte en grimpant sur des piles de chaises.

J'ai caché mon dessin dans ma farde en attendant qu'on aille chez l'oncle Robert.

**5.** L'oncle Robert est le mari de la sœur de grand-mère, et il a un café qui s'appelle « Le Colombophile », ce qui n'a rien à voir avec les colombes.

C'est à cause des pigeons.

Dans le café, les ouvriers de l'usine Volkswagen viennent boire de la bière en répétant à tout bout de champ que tout ça ne nous rendra pas le Congo. Le juke-box chromé clignote au rythme des chansons, *reviens fais-moi l'amour* des tas de petites lampes multicolores, parfois elles s'allument toutes en même temps, *partons ensemble*, et puis à la fin de la chanson, elles s'éteignent en une seule fois, *oh mon amour, oublie-moi, oublie-moi*.

Dans le café, il y a aussi mon cousin obèse qui peut manger toute une banane sans respirer et qui se souvient de toutes les blagues belges qu'il a entendues depuis qu'il est né. Il y a les joueurs de

billard avec leurs derrières tout ronds dans lesquels on fonce sauvagement quand on veut leur faire manquer leur coup. Puis il y a les toilettes dans la cour, avec un grand espace sous chaque porte pour troubler la paix de ceux qui se soulagent les viscères.

Mais si je suis là aujourd'hui, c'est à cause des pigeons de l'oncle Robert.

L'oncle Robert est un gros bonhomme de cent cinquante kilos avec un cigare éteint aux lèvres. On ne le voit presque jamais dans le café. Dans une remise à l'arrière, il parle à ses pigeons et il leur apprend à voler pour gagner les concours colombophiles. Il roucoule avec eux et leur offre des bagues, les adorant comme il aurait pu adorer les femmes si la sienne n'était pas si jalouse.

À la veille des concours, l'oncle Robert glisse dans la bague argentée des pigeons un petit papier serré en fin rouleau, message énigmatique dont il se fait un plaisir de conserver le secret.

Comme on est à quelques semaines d'un nouveau concours, je viens voir si l'oncle Robert a déjà choisi le nouveau Champion. Car chaque concours a son favori, et, quelques semaines avant l'épreuve, l'oncle Robert le gave de friandises et le flatte de ses trémolos les plus mélodieux, lui parlant pigeon avec plus de talent et d'habileté qu'un chat.

Le favori est toujours baptisé « Champion », et c'est à la patte de Champion XII que l'oncle Robert accepte finalement, vaincu par l'hilarité générale, de glisser mon petit dessin roulé tout serré tout serré dans la bague argentée.

Une enfant de six ans qui veut envoyer son portrait à Dieu, ça les fait rire comme une bonne blague.

Dans les semaines qui précèdent le concours, je prie chaque soir avec ferveur pour conjurer la malédiction qui pèse sur la lignée des préférés : l'un après l'autre, avec une régularité surprenante, les Champions perdent tous les concours. Ils quittent le nid empâtés par les gâteries, et les mille faveurs des temps derniers les ont rendus drôlement capricieux..



